

Bulletin d'histoire politique

Jean Hamelin, Histoire de l'université Laval. Les péripéties d'une idée, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, XIII+342 p.

Jean-Marie Lebel



Volume 4, numéro 1, automne 1995

Québec: le pouvoir de la ville et la ville du pouvoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063512ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063512ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebel, J.-M. (1995). Compte rendu de [Jean Hamelin, Histoire de l'université Laval. Les péripéties d'une idée, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, XIII+342 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 4(1), 55–57.
<https://doi.org/10.7202/1063512ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean Hamelin, **HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL.**
LES PÉRIPÉTIES D'UNE IDÉE, Sainte-Foy,
 Les Presses de l'Université Laval, 1995, XIII + 342 p.

Le titre de l'ouvrage demande explication, car il peut paraître réducteur. L'histoire de l'Université se résume aux péripéties de quelle idée? L'avant-propos nous apprend, en un long préambule, que c'est l'idée que l'Université se fait d'elle-même et l'auteur souligne: «Cette histoire de l'Université Laval sera donc les péripéties d'une idée.» On y retrouve donc les éléments avec lesquels l'éditeur a fabriqué le titre de l'ouvrage. Mais un titre doit-il se comprendre par lui-même ou faut-il avoir lu l'avant-propos pour bien le saisir?

Depuis que l'Université Laval a quitté son cher quartier latin pour s'établir au tournant des années soixante sur les hauteurs de Sainte-Foy balayées par les vents, elle cherche son âme. Les noms des pavillons honorent les bâtisseurs de l'institution et on a vu, au cours des dernières années, les mosaïques de finissants orner de nouveau les murs des longs corridors et les remises des diplômés retrouver leur emphase de jadis. En préface, le recteur Michel Gervais affirme: «Au cours des quelque 20 dernières années, le besoin de réfléchir en profondeur sur le passé de notre université a été formulé à maintes reprises dans le but de développer une certaine conscience historique et, par le fait même, de raffermir le sentiment d'appartenance à l'institution.»

Philippe Sylvain avait amassé des éléments pour une histoire de l'Université Laval, mais les vicissitudes du passage des ans l'empêchèrent de mener son œuvre à terme. Jean Hamelin, professeur émérite de l'institution, était l'historien tout désigné pour une telle tâche. Et il sut garder ses coudées franches. Le recteur souligne d'ailleurs: «Cet ouvrage, auquel l'Université a donné un appui institutionnel, n'en est pas pour autant une histoire officielle.» Ce livre est le fer de lance d'un projet qui dotera l'Université «d'une solide infrastructure historique». Sont ou seront réalisées divers instruments de travail: une bibliographie, une chronologie, une liste des administrateurs de 1852 à nos jours et la biographie des professeurs ayant œuvré à l'Université entre 1852 et 1920.

L'éditeur a su faire de cet ouvrage de synthèse un beau livre qui s'inscrit bien dans ses nouvelles politiques éditoriales d'accessibilité et de rentabilité. Par sa présentation et sa mise en pages soignées, ce livre s'apparente au *Charlevoix, pays enchanté* de Jean Des Gagniers que l'éditeur publia en 1994. Il est orné d'une importante iconographie lavalloise qui nous illustre l'évolution de l'image que voulut se façonner l'institution à travers médailles, armoiries, albums, mosaïques, journaux étudiants et publications officielles... La jaquette, ornée de pièces associées à l'image de l'institution, est fort attrayante.

Le texte aussi se veut attrayant. L'absence de notes infrapaginales et de renvois à la fin des chapitres peut en faire sourciller quelques-uns (mais généralement ceux-ci ne lisent pas les livres, ils les consultent pour nourrir leurs propres travaux). Ce livre est fait pour être lu. Ce qui ne va pas nécessairement de soi. Des historiens ont su à un tel point imposer un discours savant pour initiés comme étant la seule façon « officielle » ou acceptable d'écrire l'Histoire que même un historien aussi réputé que Jean Hamelin, privilégiant ici le récit chronologique et événementiel, ressent le besoin de se justifier. Il soutient: « La narration, quoi qu'on en dise, n'est pas un discours inférieur au discours scientifique. Elle n'est que différente, et l'une des manières par lesquelles l'homme s'approprie lui-même et l'univers. »

L'auteur a su allier, avec talent et expérience, vulgarisation et rigueur scientifique. « L'intrigue en est toute simple, dit-il de son livre. Les élites d'une société pauvre s'éprennent d'une utopie: relever par l'éducation de l'esprit les conditions matérielles, sociales et culturelles des individus qui la composent. La misère, parfois bonne conseillère, suscite l'unanimité sur le moyen: un système scolaire dont la clé de voûte serait une université. Ces élites, cependant, ne s'entendent ni sur les aspirations du peuple ni sur la nature de la société à bâtir. » Et des débats entre forces de conservation et forces de changement referont constamment surface. L'auteur nous montre comment, au milieu des luttes politico-religieuses, l'Université mise sur pied par les prêtres du Séminaire de Québec, « gens de devoir, mais aussi gens lucides et pratiques », fut d'abord agent de conservation d'une société et d'une chrétienté rurales. Plus tard, alors même que s'éternisait la querelle universitaire opposant Québec à Montréal, l'Université devait répondre aux besoins d'une société qui s'industrialisait et s'urbanisait. Au cours des dernières décennies, au moment où l'Université emménage sur un nouveau campus et que déferlent les réformes de la Révolution tranquille, on assiste à la volonté de la participation de l'Université à un société sécularisée et

entrepreneuriale. «Les contraintes qu'imposent les rapports entre la science, la technologie et le développement matériel de la société ont engendré, écrit Jean Hamelin, une recherche universitaire plus utilitaire que compréhensive et ont transformé les savants et les penseurs en scientifiques, en experts et en promoteurs de recherche soumis à une vive concurrence.»

Certes, l'auteur ne veut et ne peut décrire l'histoire de l'Université avec un total détachement. Il porte un regard critique sur l'évolution des dernières décennies, une évolution qu'il a vécu de l'intérieur. Il y a passé toute sa carrière de professeur, occupé plusieurs postes administratifs et fait partie de divers comités et commissions. Il fut donc aussi acteur. Il a contribué à certaines réformes et d'autres réformes lui ont déplu. Lorsqu'il évoque la grève des professeurs de 1976, le «conflit le plus long qu'ait connu une université nord-américaine», il remarque: «Les grèves sont comme les guerres: on les prévoit toujours brèves, mais elles ne cessent de s'étirer dans le temps.» On perçoit qu'il déplore le fait que l'Université soit devenue une grande entreprise qui se comporte de plus en plus «comme une organisation dont la performance et la compétitivité reposent sur des mécanismes de gestion appropriés» et qu'il fait sienne l'opinion de l'ancien vice-recteur Louis-Philippe Bonneau qui affirma un jour que le conseil de l'Université était devenu un «être collectif sans opinions éthiques».

Le récit de Jean Hamelin est entraînant. Un tel livre n'a pu être écrit avec empressement. C'est un texte «travaillé». La beauté de l'ordonnance du texte est à souligner. Les phrases sont bien tournées. En quelques mots, l'auteur sait recréer une atmosphère ou dresser le portrait d'un acteur. Qu'il nous parle d'un Louis-Albert Vachon, «un produit achevé de l'appareil bureaucratique clérical» qui «a des allures de grand seigneur», d'un Larkin Kerwin, «un homme réservé, peu enclin à la familiarité» ou d'un Jean-Guy Paquet, qui avait fait «sa marque comme chercheur, davantage encore comme entrepreneur de recherche».

On ne peut qu'être impressionné par l'ampleur de la vision de Jean Hamelin et la maîtrise avec laquelle il mène son survol historique en conservant constamment l'intérêt du lecteur. La phrase qu'il utilise pour ouvrir son livre révèle d'emblée toute la générosité avec laquelle il l'a produit: «Ce livre, lectrice ou lecteur inconnu, je l'ai écrit pour vous.»

Jean-Marie Lebel

Université Laval